

> Frank Pé nous montre la taille de la tête du Marsupilami
© Photo Frédéric Bosser

Frank Pé

Artiste tout-terrain

Ce n'est pas une mais quatre actualités que l'auteur de Broussaille et Zoo nous propose en cette rentrée. Cela commence par la version grand public de Little Nemo que les éditions Toth lui ont initialement commandée. Viennent ensuite un artbook chez Champaka, qui revient sur un parcours dense et diversifié, puis un album du Marsupilami avec la complicité de Zidrou, et enfin une collaboration « avortée » avec le zoo de Vincennes. Rencontre avec un auteur hyperactif, sûr de son fait et au sommet de son art...

■ Frédéric Bosser

■ Manon aux civettes [exposition Frank Pé explore Mucha au Château d'Emmes en 2010]
© Frank Pé

Frank, par laquelle de vos actualités souhaitez-vous commencer ?

Nemo, tout simplement parce que c'est le premier des trois livres à sortir. C'est un projet initié par Bernard Mahé, le créateur de la Galerie du 9^e art et grand amateur de l'œuvre de Winsor McCay. Pensant que mon travail collait bien avec cet univers, il m'a demandé deux planches en hommage à sa série principale : *Little Nemo in Slumberland*. Ce sont celles avec l'éléphant qui patine. De là, je me suis pris au jeu et ai continué à réaliser d'autres planches hommages, ce qui nous a conduits à imaginer un livre en édition limitée, puis un deuxième aux éditions Toth. Ce travail m'a permis de réfléchir à ce qu'est le rêve et à comment le représenter. Je trouvais intéressant de voir comment aborder en 2020 [ce personnage ayant été créé en 1904], ce sujet qui mène au poétique ou à l'inconscient.

C'est assez excitant comme démarche ! Des années plus tard, les éditions Dupuis rachètent les droits pour en proposer une version grand public. D'autres éditeurs étaient intéressés, mais je les ai choisis afin d'avoir tous mes albums chez ce même éditeur. J'ai fait ce pari ! J'espère qu'ils vont arriver à vendre les droits à l'étranger, notamment aux États-Unis...

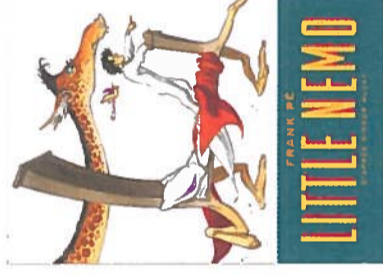
Cet album grand public propose des choses en plus par rapport aux deux albums luxe ?
Il n'y aura pas de planches supplémentaires. En revanche, j'ai imaginé une couverture sous la forme d'une jaquette que l'on peut déplier comme un poster. C'est une manière d'amener un grand format dans ce projet [l'édition luxe l'étant].

Puisque vous évoquez, cela vous a permis aussi de travailler vos planches « en grand » !

Oui, car nous savions qu'elles allaient être montrées dans des musées. J'ajouterai que ce travail m'a aussi permis de plus travailler sur les harmonies de couleurs. Sur *Nemo*, j'utilise beaucoup le mauve, une couleur difficile pour moi, car elle est électrique et pas naturelle dans ma gamme ! Sur *Zoo*, mes couleurs sont plus calmes, moins audacieuses. Là, je suis sûr des couleurs vives et franches.

Autre approche intéressante dans ce travail sur *Nemo* : vous faites intervenir dans vos planches l'auteur en personne !

Winsor McCay est en effet un personnage dans mes histoires. Logique si on considère que Nemo faisait obligatoirement partie de ses rêves.



Little Nemo

80 pages couleurs, disponible Editions DUPUIS

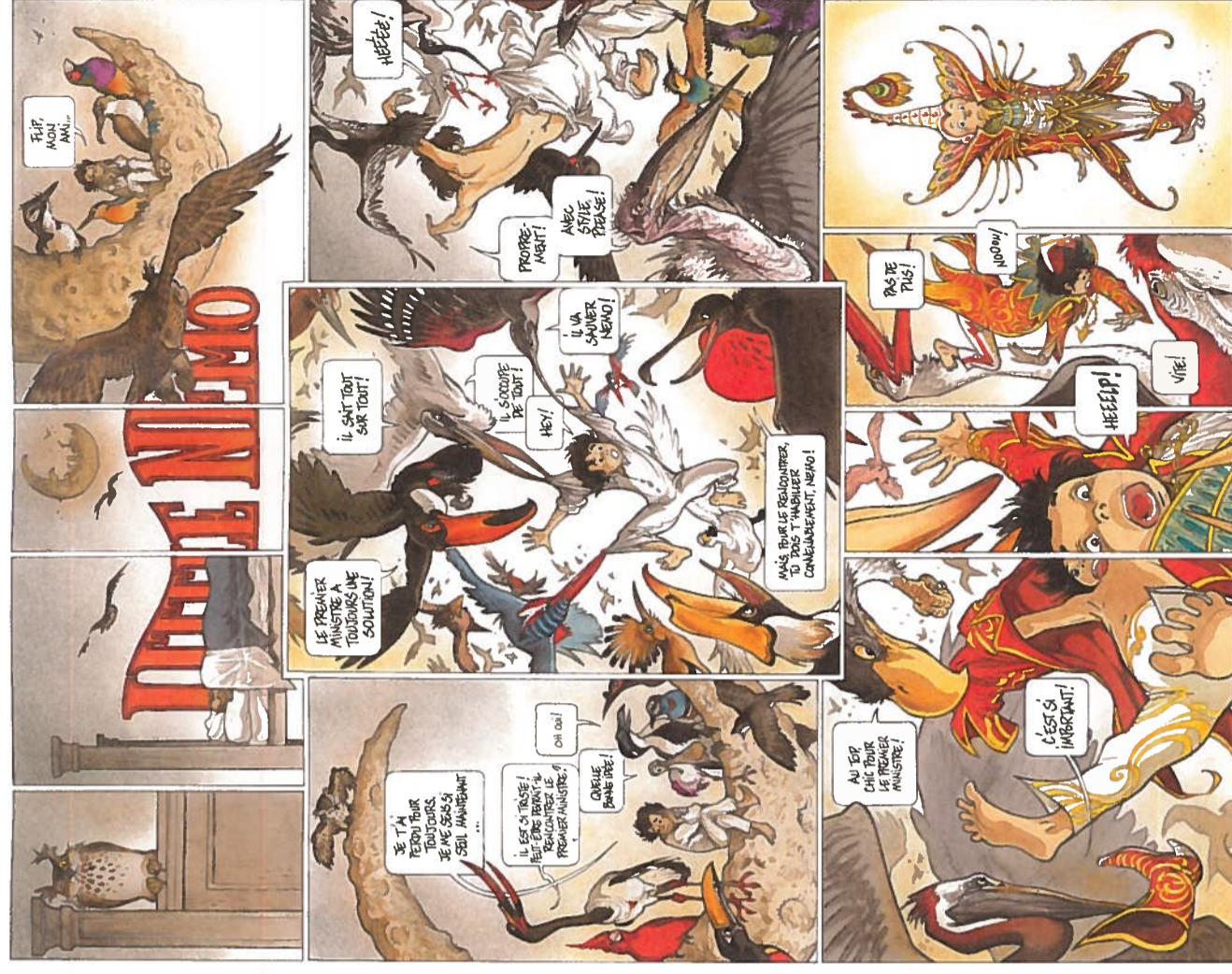
Est-il facile de reprendre ce personnage ?

Pas du tout ! (Rires.) Idem pour *Le Marsupilami*. Une reprise n'a de sens que si l'on en fait une relecture très personnelle. Il était hors de question de reprendre le style des auteurs, en l'occurrence celui de Winsor McCay et André Franquin.

Puisque vous évoquez votre autre nouveauté, la relecture d'un autre classique du 9^e art, à laquelle s'ajoute celle de *Spirou* que vous avez faite précédemment, toujours avec Zidrou, permettez-moi cette remarque : comprenez-vous que nous soyons surpris, voire déçus, qu'un créateur d'univers comme vous, suite à des séries comme *Broussaille* et *Zoo* notamment, se « cantonne » à des relectures au lieu d'imaginer de nouvelles œuvres originales, ce même si cela semble être la mode et que le public est en demande ? Nous trouvons cela inquiétant... car cela montre combien ce support va vers un public de plus en plus vieillissant, en attente de sa Madeleine de Proust...

De mon point de vue, ce sont à chaque fois des créations ! Sur *Le Marsupilami*, je pense être rarement allé aussi loin dans ma démarche créative. En ce qui me concerne, proposer une reprise ne rime pas avec l'abandon de créations personnelles. C'est d'autant plus le cas avec *Le Marsupilami* où j'ai poussé très loin ma technique de dessin et où j'ai beaucoup travaillé les ambiances. Je place même cet album dans la suite logique de *Broussaille*. Cet album m'a permis de reprendre mon travail sur les animaux, de parler de mon enfance à Bruxelles dans les années 50, de mon enfance en BD avec mon personnage de BD préféré, qui plus est dessiné

Little Nemo d'après Winsor McCay
© Frank Pé / Dupuis



Une reprise n'a de sens que si l'on en fait une relecture très personnelle.

par mon auteur fétiche, etc. Nous avons imaginé avec Zidrou une BD qui n'a rien à voir avec ce qui a été fait précédemment... Si notre *Marsupilami* reste un animal jaune à taches noires, il n'a pas le même caractère et ne vit pas les mêmes histoires. Et surtout, sa définition graphique et le style du dessin n'ont plus rien à voir avec le personnage de Franquin. Après, ce sera au public de nous dire si nous avons réussi ou pas dans notre entreprise, si cette audace avait du sens. La voie n'est jamais toute tracée, même quand on prend un personnage existant...

Vous avez d'autres exemples, bons ou décevants ?

Quand Matthieu Bonhomme propose sa relecture de *Lucky Luke*, je suis comblé car je trouve sa démarche originale, intelligente, moderne. C'est moins le cas avec André Juillard sur *Blake et Mortimer*, je le préfère dans ses œuvres personnelles. Il faut vraiment à chaque fois trouver la bonne formule pour être à la fois personnel et intéressant.



La Bête T.1
Scénario ZIDROU, Éditions DUPUIS
156 pages couleurs, le 9 octobre

Racontez-nous votre proposition sur Le Marsupilami... Elle est très noire.

Cela va séclairer dans le tome 2 ! (Rires.) Nous nous sommes positionnés loin de ce personnage domestique créé par Franquin, qui bondit partout en faisant « Houba ! Houba ! » La première idée, qui est le postulat, était d'en faire un animal sauvage et crédible. Comme si on pouvait le voir dans un documentaire de David Attenborough ! Alors Zidrou a écrit une introduction où la bête est dans un sale état physique et toujours sauvage, pour immédiatement installer la différence avec le Marsupilami que l'on connaît tous. À partir de là, le lecteur se demande ce que



nous allons faire avec ce pauvre animal que nous aimons tant et qui est en couverture : « Ils ne vont tout de même pas le faire souffrir ?! » J'ai aussi demandé à Zidrou de situer l'histoire dans les années 50, car ce sont des années que j'ai connues enfant et qui allaient me permettre de développer des ambiances bien ancrées en moi, ce qui permet souvent d'être convaincant. Je montre un Bruxelles d'après-guerre, gris, triste, qui a enterré ses morts il n'y a pas si longtemps et qui n'a pas encore connu les effets positifs de l'Expo 58. J'ai adoré revisiter tout cela...

Facile de redessiner le Bruxelles de votre enfance ?

Plutôt ! En même temps, je ne voulais pas aller vers une BD historique. Je suis plus dans l'évocation, les ressentis, l'approche poétique, l'émotion, ce qui est bien plus fort à mes yeux que l'exactitude...

Cela donne des images fortes et habitées...
C'est la vérité de l'époque ! J'aime pouvoir explorer toutes les émotions, qu'elles soient tristes ou gaies. Mais la grisaille n'est que le contexte dans lequel les personnages évoluent, et eux sont très vivants ! Jeanne a un caractère bien trempé, et Zidrou a distillé de l'humour et de la tendresse comme il sait si bien le faire ! J'adore ce cocktail ! Il offre de forts contrastes et c'est cela qui permet aux personnages de « crever l'écran ».

Sur Spirou, vous étiez allé chercher Zidrou pour mettre en forme l'histoire que vous aviez en tête. Là, il semblerait que ce soit d'entrée un projet commun...

Zidrou est vraiment un maître de ce mélange d'humour, d'aventure-suspense et d'émotions. Il était donc parfait pour ce nouveau projet de rebout. Je voulais absolument rester dans la lignée des histoires grand public avec ce

Marsupilami. Ne pas en faire une obscure fantaisie d'auteur. J'ai été aidé par le fait que Le Nid du Marsupilami est son album de chevet. Nous avons été en symbiose du début à la fin...

Comment avez-vous travaillé ensemble ?

Nous avons mis en place les fondamentaux que je viens de vous évoquer et, à partir de là, il a construit son histoire en mettant beaucoup de choses personnelles qu'il savait de moi. Le petit François dans l'album est très proche de qui j'étais enfant alors que je ne lui en avais jamais parlé. Il a déduit mon enfance... ce qui m'a beaucoup impressionné et bien évidemment touché. Il m'a aussi offert une narration très cinématographique. Son découpage me permettait de développer pas mal d'autres choses. De ces quatre-vingts pages de scénario, j'en ai dessiné cent cinquante. C'est un accord entre nous :

il découpe à sa manière, et je repense la narration et le rythme des cases, en prenant plus de place et de temps. Le découpage est vraiment le moment créatif le plus important pour moi. C'est là que je projette mon film et que je le raconte au lecteur. Mes consommations cinématographiques abondantes m'ont donné une sorte d'instinct de la narration, des plans et du rythme que je laisse s'exprimer avec jouissance à ce moment-là.

Parlons dessin à présent. A-t-il été facile de dessiner le Marsupilami ?

Compliqué ! Pour le corps, ce fut assez simple car je l'ai basé sur celui des gibbons. Pour la tête, n'étant pas dans les codes

« Nous sommes loin de ce personnage domestique créé par Franquin, qui bondit partout en faisant « Houba ! Houba ! » »

humoristiques comme Franquin, je ne pouvais pas proposer une tête ovale comme lui. J'ai trouvé la solution quand je suis tombé sur la sculpture d'un ours malais, ce dernier ayant une tête très ovale, mais dans l'autre sens. Puis en mettant sa tête très près de ses épaules, j'obtenais un résultat finalement proche du Marsupilami de Franquin.



Marsupilami, La Bête T.1
[couverture de l'édition spéciale
des libraires Slumberland, 2020]
© Zidrou & Frank Pé / Dupuis

Est-ce que sa queue est un souci permanent pour le dessinateur que vous êtes ?

Dans une verve humoristique, elle est intéressante car elle permet d'imaginer plein de gags. C'est moins nécessaire pour une BD réaliste, ce qui peut expliquer que, dans le premier tome, nous l'ayons peu exploitée. Dans le deuxième, elle sera plus présente. Et nous avons d'ores et déjà un autre projet, qui évoquera plus l'écologie de l'animal et où la queue sera l'objet d'une étude scientifique !

Et les poils ?

Ce n'a pas été si difficile, car j'ai l'habitude d'en dessiner sur d'autres animaux. J'en ai ajouté sur léchine et sous les bras pour lui donner un côté plus sauvage.

Vous avez aimé dessiner son nid ?

Oui, d'autant plus que je le recrée à partir des matériaux qu'il trouve dans la grange. Il le construit avec des bouts de bois, de tôle, de cordes, etc. C'est très fourraque, comme toute la maison de Jeanne, d'ailleurs !

Ce qui nous a gênés dans cet album, c'est ce mélange parfois déstabilisant d'un dessin réaliste qui côtoie un style « gros nez » de l'école belge humoristique... Nous pensons notamment à la scène où l'enfant prend la queue de Marsupilami quand ce dernier tente de s'échapper de la classe où il vient d'être exhibé [page 117].

Je revendique cela ! Comme c'est un moment drôle, cela m'est venu naturellement. J'utilise toujours les moyens que j'ai à ma disposition à l'instant T pour faire passer les choses. Les mangas sont déjà allés encore plus loin dans cette voie... voire parfois trop de mon point de vue.

Cela nous a donné l'impression que vous pouviez être encore dans l'hésitation...

C'est la liberté du dessinateur d'exagérer dans le sens de ce qu'il veut exprimer. Sinon quel intérêt ? Dessiner, même quand on fait du réalisme, c'est tordre la réalité... J'assume mes choix ! Je me sens héritier de ce dessin franco-belge expressif et, à mon sens, c'est un atout, une qualité. Combien de dessins soi-disant réalistes ou académiques manquent cruellement d'expressivité et de vie !

« C'est la liberté du dessinateur d'exagérer dans le sens de ce qu'il veut exprimer. Sinon quel intérêt ? Dessiner, même quand on fait du réalisme, c'est tordre la réalité... »



En quoi pensez-vous avoir le plus progressé dans votre métier ?

Mon trait est aujourd'hui plus relâché, plus léger. Je peux me le permettre car j'ai de moins en moins de problèmes de dessin. Je sais mettre derrière moi les problèmes techniques, de justesse, de proportion, de perspective, etc. pour naviger en ligne de mire que la justesse de l'émotion. Ce qui explique pourquoi je déforme de plus en plus fort, dans les décors notamment, et utilise les verticales inclinées pour participer à l'émotion de la case et donner de la vie. En somme, tordre l'image pour lui donner du jus !

Du coup, quel regard portez-vous sur vos précédents travaux ?

Quand je re-lis Zoo, je note combien j'étais coincé. Je n'avais pas encore assimilé tout cela. En même temps, cela peut se comprendre car, sur cette série, c'étaient mes premiers pas dans la BD réaliste. Je venais de l'humoristique ! Dans *La Bête*, en allant à l'essentiel, je suis beaucoup plus juste sur l'émotion.

Avez-vous changé d'autres choses au moment du Marsupilami ?

J'ai changé le format de mes pages, les prenant plus petites, et j'ai opté pour un papier aquarelle dit torchon. Le but étant de garder un maximum de grain à la réduction. Cela participe, à mon sens, totalement de l'ambiance. Ce côté brumeux et atmosphérique. Par ailleurs, le travail en couleurs directes m'a obligé à tracer le noir sur ce papier sans jamais pouvoir faire de repentir, car cela se serait vu à la couleur : grattage et gouache blanche interdits ! Tout trait posé est définitif. De mémoire, je n'ai refait qu'une seule page sur cet album. J'aime travailler dans cet état d'esprit où la concentration est forte. Sinon, j'ai tendance à m'énerver.



■ Zoo [aquarelles pour une carte postale, 2003-2004] © Frank Pe / Sur la pointe du pinceau

Toujours dans votre artbook, vous dites ne pas aimer le « dessin apaisé »...

Le dessin est un vecteur où quelque chose doit se passer. Autant qu'il porte de la puissance en lui. À un moment donné, Mœbius était tombé dans un dessin académique qui était beaucoup moins fort. Moi, je fais en sorte qu'il soit le plus efficace possible, qu'il atteigne à chaque fois sa cible. J'essaie de marquer quand je vois que je n'arrive pas à obtenir ce que je veux ou que je ne suis pas bon. Cette attitude, je l'ai apprise en faisant mes fresques en public... De manière générale, toutes mes activités hors BD ont enrichi mon travail sur les planches. Bien dessiner, c'est une question de pratique quotidienne, encore que je ne suis pas quelqu'un, contrairement à Hermann ou à René Follet, qui a besoin de dessiner tous les jours.

Dans votre artbook, vous dites que l'artiste absolu, c'est Rodin. Pensez-vous vous en rapprocher de plus en plus, avec cette nouvelle évolution ?

Le vrai artiste, c'est celui qui a non seulement travaillé ses outils, mais aussi le sens de ce qu'il transmet. C'est une quête jamais terminée. Rodin est, depuis mes 17 ans, comme un phare et il est encore devant moi. C'est important ces grands hommes qui mettent la barre toujours plus haut, qui donnent le nord...

Et en BD, votre Graal, c'est quoi ?

Bravo les *Brothers* d'André Franquin est un chef-d'œuvre en tous points. Giraud-Mœbius a commis aussi des chefs-d'œuvre, des moments parfaits. Et puis tant d'autres...



■ Zoo : Manon et le sifaka [affiche offset, 2009]

© Frank Pe / Éditions Eric Maier

En BD, l'art du dessin se perd à cause de la pression économique : il faut aller vite !

Puisque vous évoquez ces fresques que vous réalisez en direct, principalement dans les salons, et qu'il est possible d'acheter sur place, est-ce un moyen pour vous de gagner votre vie et donc d'être plus serrein financièrement au moment de faire de la bande dessinée ?

Les ventes en périphérie de la BD donnent un confort, c'est certain. Cela permet de prendre le temps qu'il faut sur les planches, sans contrainte d'argent, et ça, c'est important ! Mais quand la date de rendu d'un album est fixée avec l'éditeur, je ne fais plus que cela. En général, c'est aux deux tiers de l'histoire...

On imagine que c'est un peu la même chose pour les nombreux inédits qui sont montrés dans votre *artbook* ?

Je fais rarement des dessins pour moi ! Ceux qui sont annoncés inédits dans ce livre sont souvent des commandes de particuliers. Quand elles m'intéressent, je prends plaisir à les réaliser.

Cela vous permet aussi d'être moins dépendant de vos rentrées de droits d'auteur et des ventes de vos albums précédents qui, on imagine, sont, comme pour les autres auteurs de BD, en chute libre ?

Il est vrai que le statut des auteurs de BD est de plus en plus précaire et qu'il n'est plus possible de vivre de son fonds, qui plus est avec cette économie compliquée du fait de la pandémie. Mais ce qui m'inquiète le plus, c'est que les éditeurs sont surtout sur la défensive... Il se trouve qu'à 64 ans et ne vivant pas de mes planches, je suis quelque part à l'abri de cette situation, et donc pas inquiet. Si demain, je décide d'arrêter la BD, j'ai plein de champs possibles comme l'illustration, le dessin animé, la sculpture, etc. Je saurai rebondir...

Vous êtes en contact avec de jeunes auteurs ?

Je l'ai longtemps été mais cela fait quelques années que je ne le suis plus. Ce pour la bonne raison que je ne suis plus une référence pour eux. La bande dessinée que je fais n'est plus celle des auteurs qui arrivent sur ce marché. Mon dessin n'est plus celui que l'on retrouve dans les romans graphiques. Il n'y a plus que les vieux qui dessinent comme moi. La BD actuelle les a obligés à être rapides, efficaces et soi-disant « modernes ». En fait, en BD, l'art du dessin se perd chaque jour un peu à cause de la pression économique : il faut aller vite !

Vous n'avez pas fait partie des auteurs qui se sont révoltés contre le fonctionnement du Centre belge de la bande dessinée (CBBB) au moment du choix d'un nouveau directeur, une directrice en l'occurrence. Pourquoi ?

Tout simplement parce que je n'étais pas d'accord avec eux. Je trouvais absurde que certains auteurs attaquent cette institution de cette manière. Ils ont clamé partout que le CBBB ne voulait pas écouter leurs revendications, or c'était faux. Faisant partie

Pour en revenir à votre travail, cet *artbook* nous permet de découvrir enfin vos nombreuses collaborations avec des studios d'animation...

Ce n'est que la partie émergée de l'iceberg. Il faudrait un livre complet tant il y a de matière. Pareil concernant les hommages à Mucha. Plusieurs expos, des formats très élaborés – triptyques, sculptures incluses dans les panneaux, etc. –, cela faisait beaucoup de matière ! Je suis très excité à l'idée de les montrer enfin en édition !

Comment avez-vous chapitré ce livre ?

Avec Éric Verhoest de Champaka, qui a été le grand chef d'orchestre, nous avons pris l'option chronologique et thématique. Cela n'a pas toujours été facile de caser tout ce matériel dans des cases ! Et un crève-cœur de devoir éliminer des images par manque de place. Ce fut aussi l'occasion d'une profonde amélioration de ce type de livre chez Dupuis. Nous avons dû travailler malgré un budget dérisoire, et l'arrivée de Philippe Poirier, que j'ai débouché des éditions Black and White, a fait des merveilles ! Le résultat me comble.

Vous avez hésité à montrer certaines images ?

Bien entendu ! Mais l'éditeur me rappelait à chaque fois combien certaines étaient importantes dans mon parcours et que je me devais de les montrer.

Vous aimez regarder votre travail ?

Cela dépend des jours... Pour la plupart des images, ce n'est plus moi. Je m'en suis éloigné et je joue au technicien ! (Rires.)

Tous ces animaux que vous avez dessinés, vous les avez tous vus en vrai ?

Oui, pour la plupart. Cela dit, il m'est arrivé de dessiner certains avant de pouvoir les observer en vrai. Ce n'était pas indispensable car je n'ai pas l'obsession de l'exactitude scientifique. Je laisse cela aux dessinateurs qui travaillent dans les labos. Moi, ce qui m'intéresse, c'est de capturer des pépites de vie propres à chaque espèce, ce qui les rend uniques.



Fresques et stucs (détail d'une fresque de 570 x 150 cm, festival de Buc, 2018) © Frank Pé

Une vie en dessins

Artbook aux éditions DUPUIS-CHAMPAKA 320 pages couleurs, le 2 octobre



Un mot sur votre collaboration avec le zoo de Vincennes ?

Nous avions le désir de travailler ensemble depuis quelques années. Eux manquent d'un peu de fantaisie, de *storytelling* dans leur communication, moi j'ai un énorme plaisir à collaborer avec le monde des zoos que je connais assez bien. On était faits pour se rencontrer ! J'ai été vers eux avec l'arrivée du projet *Marsupilami*. Au début tout allait bien, nous avons élaboré un programme très excitant qui, après quatre affiches, faisait arriver un vrai *Marsupilami* au parc zoologique de Paris, avec un projet de serre futuriste pour l'accueillir, de la pédagogie dans tout le zoo et une exposition. En raison du Covid, seules les deux premières affiches ont été réalisées, la première a été vue dans les métros, sur les colonnes Morris, les bus, etc. Le Marsu devait apparaître sur la quatrième affiche. Et puis les choses se sont compliquées avec l'arrivée de l'album terminé. Ils ont pris peur de se lier avec une histoire qui montre un animal « maltraité ». Nous avons essayé de leur expliquer qu'il s'agit d'une fiction, d'une histoire, non de la pédagogie comme celle qu'ils sont habitués à produire. Rien n'y a fait. Des directeurs de départements sont sortis par toutes les portes et le monstre administration s'est raidi au point de rendre l'opération très, très compliquée. Je n'arrivais plus à dialoguer. Je faisais des propositions qui restaient lettre morte. Cela devenait un enfer de temps et d'énergie. Dommage. Ce sera pour une autre fois, ou ailleurs. Parfois, il ne faut pas s'acharner quand les vents sont contraires. J'aurais dû m'y attendre car ils m'avaient déjà interdit sur la première affiche de représenter des poissons dans le ciel, arguant que ce n'était scientifiquement pas possible. Je n'en suis toujours pas revenu !